

*Weygand, Darlan, Giraud, De Gaulle :
Les quatre cavaliers de l'Afrique du Nord*

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS
06/08/1998

Les quatre cavaliers de l'Afrique du Nord (française), tel pourrait être le titre d'un travail de recherche détaillé, tout juste publié, que nous devons à une fort studieuse historienne. Elle suit pas à pas, presque jour par jour le destin quinquennal (années 1940 à 1944 surtout) de ce qu'on appellera de nos jours, d'un terme ancien certes, le Maghreb. Un quatuor équestre, donc : Weygand, Darlan, Giraud, de Gaulle. Le premier d'entre eux, c'est le général Weygand, auquel Vichy avait confié dès 1940 la direction des trois pays du Maghreb. L'appréciation de Mme Levisse-Touzé quant à cet officier supérieur est loin d'être entièrement négative, en dépit de la mauvaise réputation qui s'attache aujourd'hui à ce qui touche Vichy, de près ou de loin.

Assez positif, sur le même sujet, est aussi le jugement que porte une autre historienne, Mme d'Abzac : elle fut très frappée, lors de sa thèse de doctorat, par les efforts des cadres français de l'époque, en vue du maintien d'une armée de l'air, fut-elle clouée au sol, dans l'Hexagone occupé par l'Allemagne, et en AFN (Afrique française du Nord). Cette force aérienne reprendra du service dès que possible, dès l'abandon, par les Allemands, de notre territoire national. Quoi qu'il en soit, ce qui caractérise Weygand, semble-t-il, c'est ce que j'appellerais une sorte de dogmatisme à la française. Vieille culotte de peau militaire, ce personnage intelligent fait preuve d'un conservatisme politique à toute épreuve, et donc il donne une adhésion sans faille à « l'Ancien Régime » tel que celui-ci s'est rétabli à Vichy par la faute des Allemands, dans les limites de ce qui reste la France. Mais par ailleurs, il y a aussi, chez le Weygand du début des années 1940, une ferme volonté patriotique de maintenir au plus haut niveau les moyens militaires de notre nation en AFN, compte tenu, certes, des circonstances défavorables telles que la pression nazie, etc.

Réactionnaire et patriote, féru de défense nationale, Weygand n'est pas seul au monde et l'on trouverait son équivalent parmi bien des pays à régime autoritaire, qu'il s'agisse des maréchaux soviétiques de l'époque Brejnev ou des généraux de l'Espagne franquiste.

Alors après Brejnev, Gorbatchev ? Ne rions pas, comme disait l'autre. Disons plutôt, en nous plaçant à des échelles d'importance mondiale infiniment moindres : après Weygand, Darlan ; cet amiral de la flotte, ex-dauphin de Philippe Pétain, fut en effet, qu'il le veuille ou non, un médiateur, un chaînon manquant, un lien entre deux états successifs du système AFN au cours d'une transition de phase ; bref, il s'agissait en 1942 d'une tentative « darlaniste », fut-elle involontaire ou mal préparée, pour passer d'un régime autoritaire à l'ouverture au grand large, elle-même symbolisée par la présence en Algérie des forces armées anglo-américaines qui venaient de débarquer, en novembre 1942, dans les deux pays les plus occidentaux du Maghreb, tant marocain qu'algérien ; Darlan lui-même était venu en Algérie un peu par hasard, pour se rendre au chevet de son fils malade, et pour sauver ce qui pouvait l'être du régime maréchaliste au sud de la Méditerranée. Très vite, il se rend compte qu'il n'y a plus grand-chose à faire en ce sens, par le simple fait que l'Allemagne, colonne vertébrale du Vichysme, est absente de l'Algérois. L'amiral persiste néanmoins, par habitude, ou pour la galerie (celle des pieds-noirs volontiers pétainistes) à se réclamer du Maréchal. Et ledit Pétain, c'est ce que suggère Mme Levisse-Touzé, paraît avoir mené un double jeu, encourageant l'amiral en sous-main et le condamnant en public.

Les Américains s'appuient sur Darlan, c'est commode pour eux car cela met l'armée française d'Afrique à leur disposition, et puis Roosevelt, pour des raisons plutôt absurdes, détestait de Gaulle. Mais la presse anglo-saxonne, les gaullistes bien sûr et la Résistance française vomissaient Darlan, qu'ils tenaient pour suppôt du pétainisme ; et cela même si, dans le fond de son coeur, l'amiral était antiallemand mais trop compromis du fait de ses deux premières années vichyssoises. « Assassiné » par Bonnier de la Chapelle, l'amiral va donc céder la place au troisième cavalier de ce qui n'est pas tout à fait l'Apocalypse : le général Giraud ; il fut pendant quelques mois le « choucho » de la Maison-Blanche, et notre historienne lui rend témoignage de ce que, comblé par l'aide US, ce Giraud a su réarmer en 1943 l'appareil militaire français dont Weygand, qui sera le « chéri » de Mme Levisse-Touzé, avait su au cours des années précédentes (1941-42) préserver la structure ou le squelette, mais non point les capacités offensives, faute d'armement adéquat, au départ.

Giraud n'est pas un politique ; il pèse peu en face d'un de Gaulle plus décidé que jamais à faire place nette. Aussi bien « l'exécution » de Pucheu montrera que la vengeance, au gré du grand Charles, est une préparation culinaire qui se mange froide et même se déguste dès lors qu'elle fournit l'occasion de liquider un adversaire ex-vichyste (Pucheu), honni par les communistes qui sont eux-mêmes (en 1943-44) les alliés provisoires du gaullisme. Le général Giraud pour sa part navigue à vue entre un pétainisme irrépressible dont il a grand-peine à se déprendre, et un procommunisme de circonstance (car il lui faut, contre de Gaulle, faire feu de tout bois, même peu sûr). Les Anglo-Saxons s'irritaient de telles querelles entre Giraud et de Gaulle. Celui-ci va émerger vainqueur du conflit de tendances. Giraud s'efface, reconnaissant lui-même sa nullité politique en contraste avec son professionnalisme militaire (« chacun son métier, les vaches seront bien gardées », dira-t-il plus tard, phrase vulgaire selon certains historiens, mais qui témoigne pourtant d'une certaine autolucidité « giraldienne »).

La victoire gouvernementale de De Gaulle prépare une réintroduction de la France dans le jeu militaire de 1944-45 ; elle prépare aussi la libération rapide de l'Hexagone grâce à l'aide des résistants, après le débarquement de Provence en l'été 1944. Quelle différence avec l'Italie, peu résistancialiste en fin de compte, où les Alliés vont piétiner pendant près de deux ans, face aux forces allemandes de Kesselring. Il est vrai qu'il y aura un revers de la médaille.

Filons une fois de plus la métaphore, fût-elle douteuse : Eltsine, venant après Brejnev et Gorbatchev, sera bien en peine de relever la Russie de ses ruines. De Gaulle en 1944-45, laisse derrière lui une Algérie où la présence française qui fut pourtant massive et très utile à notre pays ne sera bientôt plus qu'un souvenir et même une ruine, elle aussi, un demi-siècle plus tard. En 1998, l'Afrique française du Nord est quasi morte, mis à part les reliquats du bilinguisme. Un Maghreb presque à 100 % musulman l'a progressivement remplacée.



Charles de Gaulle, âme de la France libre.
(Photo Gamma.)



Le général Weygand.
(Photo AP.)



L'amiral Darlan.
(Photo Lapi/Viollet.)



Le général Giraud.
(Photo S.C.A.)
